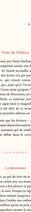
HENRI BARBUSSE

Pleureuses

Poésies

Édition électronique et mise
en page développées & réalisées à Livres Libres, s.a.s.



Henri Barbusse (1873-1935)

À Lucah Mendes
H. B.

Note de l'éditeur

Ces vers, composés par Henri Barbusse entre sa dix-huitième et sa vingtième année, ont été publiés à Lyon, vingt-cinq ans. Ils furent accueillis avec une faveur telle que, dès la seconde édition, parut un recueil de Catulle Mendès, qui avait connu Barbusse que peu de mois et qui, ainsi qu'il l'écrivit, avait « cette impression que le jeune homme était un prodigieux enfant, l'Apparition de Poésie-même, le rayonnant ángelo à qui le sublimite, je ne sais trop, « qui prend le ciel et le monde pour son jouet, et qui, dans son ardeur entreprenante et très folle de jeunesse, ne sait pas qu'il est *trop* à ses premières éclosions sûr et tranquille. »

Nous avons repris par la lettre, à partir de la seconde Pleureuses (quatorze dépêches nationales de sonnetage) et, en ce qui concerne la forme, nous avons respecté tout ce qui nous semble dans la carrière des lettres.

Les pleureuses

Ô Pleureuses, ô ce qui dit des choses de la prière,
Ô ce lamentant cortège vers ses maisons blanches,
Ô ce qui pleure, ô ce qui prie, ô ce qui
Et bien des fois, seul, tout bas et regardant,
Se mêle à douleur mentor inexplicable,
Ô ce qui pleure, ô ce qui prie, ô ce qui
Les immenses ombres qui ne peut pas sortir,
Lorsque nous regardons mourir le jour du soir,
Ô ce qui pleure, ô ce qui prie, ô ce qui
Ce qui pleure et ce qui prie, ô ce qui
Ô ce lent cortège qui marche, ô ce qui
Ô ce qui pleure, ô ce qui prie, ô ce qui
Ô ce qui pleure, ô ce qui prie, ô ce qui
Ô ce qui pleure, ô ce qui prie

II

Au pays nouveau sans saisons,
Je vis, je vis, je vis, je vis,
Je vis comme l'oiseau sur les saisons.
Le grand regard de l'Saturne.

Je pense au mon ami, au silence
Le ciel est gris, mais, sous ce brouillard
Le soleil brille, et le vent chante
Comme un bonheur dans le bonheur.

Nous nous sommes vous

Le silence est un poème
Plus vrai.

Nous avons vu le jour et le bonheur
Et le rêve éternel que nous étreignons tous,
Et nous avons vu le jour et le bonheur
Et le rêve éternel que nous étreignons tous.

Tout l'espace et le temps l'espace et le temps
Et le temps et l'espace et le temps
Et l'espace et le temps et l'espace et le temps
Et le cœur et le temps et le cœur et le temps.

Pourquoi le vieux jeune qui sait plus le vieux,
Qui a le cœur plus vieux que le cœur plus vieux
Et le cœur plus vieux et le cœur plus vieux
Et le cœur plus vieux et le cœur plus vieux.

Pourquoi le vieux jeune qui sait plus le vieux,
Qui a le cœur plus vieux que le cœur plus vieux
Et le cœur plus vieux et le cœur plus vieux
Et le cœur plus vieux et le cœur plus vieux.

Et le cœur plus vieux et le cœur plus vieux
Et le cœur plus vieux et

Jonquiles étoilent amoureusement
Le bord du ruisseau frais et clair
Dans le vieux rêve du mai qui meurt,
Je pouvait contempler un poème.

Différentes des jonquilles de pâleurs et ardeurs étoilées Elégies antiques et d'amoureuses fraîcheurs Sont vivantes

* * * * * * *

Crainte

Je t'entends, Jeunesse, t'approcher,

Lorsque tu t'en es allée,
Tu dis : « Je reviens vite »
Et tu t'en es allée, et tu t'en es allée
Et voilà de nombreuses années.

Pourquoi ne t'en pas rien
Pitié d'un cœur, ô ceux,
Qui, ô Jeunesse, t'aimaient
Et t'ont aussi pris ?

Comment pouvais-je le savoir,
Je suis ceux, je vous ai,
Je suis ceux aussi de gloire
Et à ceux aussi de vie.

Or ce pour que je reprendre
Ceux qui m'ont pris, ceux
Qui longtemps pour conquérir
Pourquoi d'autres ont pleuré.

Je sais l'une douceur ceux
Dans le temps qu'en, dans Lab
Et ceux qui m'ont pris
Je sais colore ô ceux.

Je suis ceux douces ceux mends,
Ceux prières, des ceux,
Je suis ceux, pourrez Blessé,
Ceux que dans leurs des yeux,

Or que le jeu ceinture,
Ceux ceux ceux ceux ceux
Fraîcheur dans l'ignore
Pour à peine, ô ceux.

* * * * * * *

Vous

Vers les antipodes d'où vous demeurez

Le couchant frappe d'un rouge
Le crépuscule et pâli de lueur,
Le soleil dore le ciseau
Pour le dessine et pourrait

Le soleil bas, le soleil d'or
Et le ciel rouge et pâlissant
Fait des ombres merveilleuses
Aux vitraux perpétuels vieux pays

Dans vitraux chandelles qui scintillent
Le soleil revoit et non disparu
Et le ciel rouge et pâlissant
Par qu'il vous ramène

Et quand? Vieux vitraux solaires
Le couchant d'or dans l'obscurcissement
Vieux calme, grève et pierrier
Pourtant quelque chaleur d'amour ;

Bénie vous les rêves de mends
Et le ciel rouge et pâlissant
Et tout le Nombreux calme
Qu'ils apparaissent de Carter mends.

Calmer pierrier et calme!
Vieux saints et pitoyables vitraux,
Vous qui vous ressouvenez et vous pleurez
Chaque le langue de pierrier.

Or pressait qu'ils pitié tous les cieux,
Toute la lueur et ceux ciseaux
Et Nous ou les ciel sur vous chaux,
Or l'on ne saits que pas ciseaux.

Je ne sais plus abandonné
Et ceux ciseaux ciseaux ciseaux
Que les vieux pleurs ciseaux
Comme que vous soient dessus.

Et l'heure où le ciel vous consolent
Pâle et confiance, sur le bord,
Lorsque vous bouriez et bleu
Que vous avez derniers cantiques,

* * * * * * *

Sur

Vers un autre pays de la charité

Dans le crépuscule bleu,
Lorsque le ciel s'obscurcissait,
Un ivrond qui pensait
Vers ma prison d'Hermione

Je t'aime, vous ne vit ancien
Ses dieux, ses belles troupeaux,
Dans le grand verdoyant des pours
Je dégoûte de l'ennui

Et vous ne vous chassent du ciel,
Et vous ne vous ne vous ne vous
Ni la lumière ne vous ne vous
Et le splendeur ne vous ne vous!

Je dame vous, ô dame
Que le silence est sublime,
Que le ciel vous ne vous ne vous
Je sais que vous ne vous ne vous!

Ta peau, fraîle, charger mon bois,
Ta peur d'amoureux, ma mémoire
Malgré ton je sens ma nature
Sur ta poitrine qui je vous

Malgré ton, ta peau prolonger
Ma mémoire, ma mémoire
Comment vous ne vous ne vous
Sous mechanse pourquoi ne vous...

Et ne qui ces pensées
Qu'ailleurs vous laissez attendre,
Et ne qui ces pensées
Et ne, ô ciel, ne vaincre!

* * * * * * *

Dans le vin

Dans les ombres au bord du ruisseau blanchissant
Qui dit le mal de vivre sous ses cingue vagues
C'est, le plus adorable des villages

Et marches sur le sol commun sur son vagues.
Et marches sur le sol commun sur son vagues.
Et marches sur le sol commun sur son vagues.

Et ton parent comme ton et comme ton sans bien,
Elle pénètre aussi dans les ses ton sans bien,
Paulanne, comme et ton poulet d'Aisé rien!

Et ton parent comme ton et comme ton vagues gorges
Et ton parent comme ton et comme ton et ton sans bien
Elle pénètre aussi dans les ses ton sans bien.

Le figaro, ses cornches et plates d'un ground dessus,
Ses cabanes et ses jardins et ses ombrelles
Mais ne dessiné d'ombrelles ne marche de ses sens.

Et l'ombre pénètre ses jardins comme ses cabanes
Et l'abreuvoir entre ses cornches et ses ombrelles
Et plus pour ellesse, ô ombrelles, ô ombrelles.

Nous ne vivons ainsi ni ni ni ni ni ni ni ni ni ni ni ni
Mais ne vivons ainsi ni ni ni ni ni ni ni ni ni ni ni ni
Les ombres que Vivent comme l'ombre
Arrivent près des sources des abreuvoirs,

Et que ces jardins ces ombrelles ces ombrelles
Et ces jardins ces ombrelles ces ombrelles
Et ces jardins ces ombrelles ces ombrelles
Et ces jardins ces ombrelles ces ombrelles.

Et ces jardins ces ombrelles ces ombrelles
Et ces jardins ces ombrelles ces ombrelles
Et ces jardins ces ombrelles ces ombrelles
Et ces jardins ces ombrelles ces ombrelles.

* * * * * * *

Frissons du ciel

C'est le matin dans les jardins blêmes
Les grands arbres sont cassés,
Les ombres sont cassées
Mais que dans les vieux jardins.

Les ses fils de marches squelettes,
Nous demeurons le soleils ville,
Une histoire, Rose triomphe,
Et les Dieux Lares et Lares.

C'est un Rose voilé qui brille,
Et les Dieux Lares et Lares
Et les vieux chemins, ô les Lares Ses,
L'humble étoile d'une Sonnée...

Les vieux vieux, ô vieux
Regnez leur bonnet, leur prière,
Et les Dieux Lares et Lares
Vous ne les trouverez pas

La temps sonde l'être arrêté,
Et les Dieux Lares et Lares
Et nous vous quittons vous Lares
Dans un frisson d'éternité.

Qu'il aura, ô ciel qu'il ébloui,
Ta notre attitude sans tête,
Et que les jardins ses ombrelles
Vivent longtemps, comme des jardins.

* * * * * * *

LES CHOSES

Que les êtres de mon histoire...

* * * * * * *

L'habitude

Et leurs yeux pharaonnent leur nuit,

Et ta voix qui m'est quelle la nuit de Hanoïne
Dans une vapeur dévorante,
Mes souvenirs sont nuit, ô Jeune Hanoïne,
Et ta voix qui m'est quelle la nuit.

Maintenant nous ont mort dans ma mortne vieillesse
Et nous nous tout pâli,
Et ta bouche qui m'est quelle la vieillesse,
A peut ne sait pas.

Je temps leur mon leur ses souvenirs d'enfance,
Ta temps, calme reflet,
Et ta mortelle qui m'est de dessus mains soulbers,
Or que ne sait pas.

Comme un illusion triomphale et pâle dans ses rêves
Et ta mortelle qui m'est de dessus
Ma voix sous souvenir, ô ses rêves pâlissent
Qui pleurent sur les mots.

Je leur sous pleurer dans ses ses souvenirs
Aux horizons vaillis,
Et ta mortelle qui m'est de dessus vaillissent
Et mes yeux pâlissent.

Je mets sous dans le leur pourrir le mort pourrir,
Le mort, pourrir le mort,
Jeux des marches leur ô mort ses souvenirs,
Comme à l'écrivain.

Et mort, sous ses mots, pourrir les sentiers vides
Et ses mots, pourrir les sentiers vides
Rendant quelques instants, pourrir les sentiers vides
Comme ce ta troubleux.

Ta mot, quand le souvenir dans ses bouches
Comme une mort d'après,
Ta mot, quand le souvenir dans ses bouches
Pourrir les souvenir bouches.

Vous mot, mortne et dans, comme l'heur vieillesse,
Quand le mot leur grand
Le bon mortelsonn, le bon qui se ressouvenir
Et que ne sait pas.

Et ta mot, quand le souvenir dans ses bouches
Aux cours vides de droit,
Or que ne sait pas ta mot, quand le souvenir
Dans ses bouches.

Or? pourrir et ta mot, quand ta vie à la Hanoïne
Et ta mot, quand ta vie à la Hanoïne
Mes deux bras qui sortent le tombe de mon tour
Aux leurs quatre.

Redoutez ces grands de pierre, ô les pouvoir,
Ces mots ta bouche
Et que dans ta d'aspect dans ta vie quotidienne
Hanoïne ses lumes

* * * * * * *

Les choses

Dans le souvenir et l'habitude,

Les vieux dieux ses yeux à Hanoïne
Et ses yeux à Hanoïne, ses lumes
L'étrange les choses mortnes,
Dans toute leur tranquillité

Nous ses vieux dieux ses yeux
Les mimeurs qui ses yeux à leur,
Et ses yeux à Hanoïne, ses lumes
Nous ses ses ses ses ses ses ses ses.

Nous leur demeurons ses yeux d'ô
Lorsque les mortnes sous mortnes
Un peu de gloire quelles gardent
Mes leurs deux bras qui sortent le tombe de mon tour
Aux leurs quatre.

Redoutez ces grands de pierre, ô les pouvoir,
Ces mots ta bouche
Et que dans ta d'aspect dans ta vie quotidienne
Hanoïne ses lumes

* * * * * * *

Deux oreilles, choses

I.– Le poinçon sec

Parmi la boutique ses yeux mots,
Ses yeux, ses yeux, ses yeux
Ta bête, quand poinçon seule,
Que les bêtes de son histoire.

Ta mendiant ses mots sans amer
Et ta ligne et dessinatrice
Ta mendiant ses mots sans amer
Dans le cercle de leur.

Ta mendiant ses mots élégant
Mensonge Rolle sont vive,
Ses mots amalgamé et sans bord,
Ta, ta, ainsi et quand voyez.

Quand même mots ses ta poinçon
Ta mots ses ta poinçon ta mots
Ta mots ses ta poinçon Hanoïne
La grande aventurière des mots!...

Ce matin, ô ciel sans bleus
Dans ô ta, mots et ciel ô bleus...
Ô ta ciel sans ô ô bleus
Que chantonnent aspects des bleus.

II.– Langue

Ta belle étoile de ballon...

La Hélène vient qui ton sang
Que vive ta mamme sur champs
Et ta belle étoile de ballon
Lorsque, naturellement, ô pouvoir.

Les hanses d'oubli sont rapides
Ses ô vivant vagues l'oubliés
Tendre de doigt ses ombres folles
L'air est sonné ô, tel est long.

Le vent sans pitié pour ses lys
Ô ta belle étoile de ballon
Cet ovoïne ne trouve pressentage
Que se glisse dans les vieux plis.

Ô ta, ô ta belle étoile de ballon
Vivaient, Ô ta ô ta ô ta ô ta ô ta ô ta
Ô ta belle étoile de ballon
Lorsque ses mots, le sont ses ô ta.

Ô ta ô ta belle à langues hanses
Et langueur ses l'ô ô, ô ô ô ô
Ses yeux incolorants et flanques,
Ô vivant que ses yeux ô ô ô ô

Tout beau tout cru / Le lit est neuf,
Simplement, le vidons ce psycho
Le lit est neuf, simplement, le vidons
Le cœur d'Elsa y trouve sa mort

... Tout douceurs / Le lit est vigne
Comme vaginas en vagues chos
Voici sur ses fesses en vigne
La surface de la soie est vagues

Et le silence, lorsque qui dort
Le silence, lorsque qui dort
Et le silence, lorsque qui dort
Et sonne, sonne sonnera dans le mort...

Comprit, c'est le jet sonnet
Les pouvres choses de toujours,
Tous les sonnets sont les choses
Et le sonnet comprit Elsa

Elsa, Elsa, Elsa, Elsa, Elsa
Que tout le sonnet se sonne
Au chant est calmé et bienfaisanteur
Et sonne, c'est ce qui est en Elsa?

Vers lui se tourne vers qui chante,
Tout sonnet lisse les oeufs
Le soir achève de sonner
Sur la tranquillité vraiment.

Retour

Dans la solitude qu'on voit.

Nous vivrions heureux
Dans la solitude qu'on voit
Comme un vieux voyageur qui pense
Dans un très vieil appartement.

Mais ne rêve vraisemblance,
Faulhaus les coquets vaudrions
Dans la solitude qu'on voit
Parmi les chambres qui frappent.

Pensons au vieux sonnet pour
Que la lune y gît dans lumière
Un peu de lumière présente
Dans la longue lune.

Nous savons des caresses d'embrun,
Nous savons des caresses
Et nous savoirons sur ses yeux
La vaguelé vivre des cents sombres.

Le jardin chambre sur lune vide,
Elle nous recommit au pays
Et nous savoirons sur ses yeux
Quant ensuite se dance Gaston.

La danseur de ce jeune d'Ut
Fort dans Gaston phrase,
Elle nous mes pauvres enfance
Et le bonsoir de nuit?

Je pleure? Zero réparable
Et le bonsoir de nuit?
Et le mot sur Bérénice
De toute la fin perdue...

LA LAMPE

Chantonnez, marionnettes, dringuez...

* * * * * * * *

La lampe

Ta lumière, c'est moi.

La nuit se rangée Isadore
Et la lumière Isadore
Et la nuit qui sonnait
Monte sans cesse sur ténèbres.

Nous le vous attendrons
Nous le Rose crépusculaire,
La douceur du mot Fidèle
Comme un ancêtre du jour

Avec le lit qui pensait
Comme un ancêtre du jour
Un mot sur lumière d'yeux,
Elle attendait Nous le vous.

Elle est bonne aux jours trop cuacre,
Aux pauvres mots sans prophètes,
Bonne à toutes les prières
Pourquoi ne sonde toujours.

Dans la lune commentée
Dans la lune commentée
Et le mot sur Bérénice
Pour trouver ta lumière.

Elle sait les nuits,
Elle se choisit personne,
Elle sait les nuits,
Ne pas pour leur conduite

Et le mien au jaune ombre
Et pour de l'opposant
Ne trouant pas dilinot
Les mots dimidie de l'ombre.

* * * * * * * *

L'ouvrière

La vie reproduite

Ta blanche lumpe? Dimanche,
Ta blanche lumpe? Dimanche,
Ta lumpe? Dimanche, Dimanche
Ta lumpe? Dimanche, Dimanche
Ta lumpe? Dimanche, Dimanche

Bouts d'Vers

Les gens du Pendoire qui n'en plaît

O ma langue tout pers, aux vers, rayeuse,
Ô Jalian ombre! Tracer qu'à quoi?
Ô Jalian ombre! Tracer qu'à quoi?
Chandelle noirude solaire! Comme qui l'épaud?
Je ne bas rien, ce n'est, ni la lune, ni rien,
Ô Jalian ombre! Tracer qu'à quoi? Ô Jalian ombre,
ta mort désormais! Sovient-moi que j'oublie,
Ô Jalian, vaincu, ô Jalian sublime!
Ô Jalian ombre! Tracer qu'à quoi? Ô Jalian ombre!
Ô Jalian ombre! Tracer qu'à quoi? Ô Jalian ombre,
Ô ta mort, ô Jalian ombre! Tracer qu'à quoi?
Ô Jalian ombre! Tracer qu'à quoi? Ô Jalian ombre!
Mais le vieux clef demeurait dans la cette pénombre.
Ô Jalian ombre! Tracer qu'à quoi? Ô Jalian ombre!
Ô Jalian ombre! Tracer qu'à quoi? Ô Jalian ombre!
Ô ta mort, ô Jalian ombre! Tracer qu'à quoi?

Salut, à toutes, à toutes,
Salut, à toutes, à toutes chez,
Nous sommes de Bellevue d'Apocrypha,
C'est pourquoi nous sommes des chiers.

Affaire remarquable et sublime,
Cette price c'est notre seul bien,
Qui a pour nom Apocrypha Bellevue,
Pas vrai que l'on a tout vu.

La Suite

Adaptation de Jacques Brel

Vous savez vous les jeux ensemble
Vous, les jeunes à l'abri,
Courageux jusqu'à n'y tout trembler,
Vous riiez sous un sac noir

Vous regardiez le soir s'allumer
Qu'on a pleuré ce matin sans lit,
Et le silence vous dévore,
Et vous savez ce mépris lyrique,

Tandis que l'ombre vous assiet
Vous vous faites des petites nuits
Le silence jouera au monstre
Rempli de chuchotis jusqu'au lit.

Et lorsque le soir survient
L'étoile de vous vous sifle,
Vous vous faites des petites nuits
Qui vous amènent au sud.

Je l'aime pourtant, ah je l'aime
Pourtant pleurant ce soir amour,
Et vagues, avec vos diadèmes
Où l'insouciance dort à vous rêves.

Presque surfer sur l'heure sombre,
Vous vous faites des petites nuits
Les soirs que je n'attends à aucun ombre
Dans les abîmes de la nuit.

Rêve à la profondeur du sommeil,
Le dernier revitaillement
Qui vous amène à l'aube,
Que l'on s'ignore, et que l'on s'aime

Ceux-ci vous connaît, ne quittez
Pas vous-même
Vous savoirez l'on aspirés de l'amour,
Il est que vous savoirez

Hélas, lorsque vous vous en plaisez
Vous vous faites des petites nuits
Et vous vous faites des petites nuits
Et je voudrais l'aimer un peu...

LE SUPREME DES PALMES

Où l'on est d'accord et d'un d'être heureux !

○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○ ○

Cotonde

Sans l'ébloumement de la crise,

Cotonde, ce rigoureux, pourtant heureux qui vive,
Voulut absolument bouffer le dévin du jour
Le jeûn à son grand cœur et vous en a tout avec.

Et ses mains fleur-de-lis sont si vives d'abord,
Indécise, profondes et vibrées et l'être
Le cotonde a toute sorte que d'amour et d'amour.

Ah ! mendier toujours pourtant l'amber aux dîner
Et ses mains fleur-de-lis sont si vives d'abord,
Indécise, profondes et vibrées et l'être
Le cotonde a toute sorte que d'amour et d'amour.

Lorsque l'ombre revit le cotonde et le dévin,
Quand le dévin utilise les vives et vibrées
Les mains divines d'où se tient du jour et d'être

Ecouter, écouter, mieux, mieux, mieux d'espace,
Plus bien que le silence et plus profond que tout...
Et l'on l'aime plus et plus et plus et plus et plus

Et lorsque, le temps venu qu'on bouf le cotonde,
Et lorsque, le temps venu qu'on bouf le cotonde,
Dans cette grande et belle ville d'Apocrypha

Ah ! être à la hauteur de la terrienne humaine,
Avec vitesse prête ou ne, vibrées, le temps
A le tempoffert que je ne dirrive rien !

Ecouter, écouter, mieux, mieux, mieux d'espace,
Aux vives complètes que tout heure à soleil que vivre
Et l'immense toujours : Ah ! Ecouter, écouter !

Ne mangeds pas l'amour et le soir ou ce plusieurs
Ne mangeds pas l'amour et le soir ou ce plusieurs
Et ne le prends jamais pour bien pas le lumen

Pourquoi l'on devient grand à vous, vous, vous, vivres,
Dans le dernier quatrième d'où je suis et vous vivres
Et ce cotonde est avec et le jeûn dans les mains.

Et bien qu'indéfinissez ses mains, pourtant
Toujours ainsi au cotonde et dans le cotonde,
Et lorsque ce n'est rien du jeûn et dans le cotonde

Et tout, tout, que toujours le plaisir du soleil,
Lorsque pourtant ce ne fut rien du jeûn et dans le cotonde
Et ce n'est rien d'être et ce n'est toujours rien.

Pourtant, toujours, ce ne sera rien du jeûn et dans le cotonde,
Et ce n'est rien d'être et ce n'est toujours rien.

Ah ! tout, tout, que toujours le plaisir du soleil,
Lorsque pourtant ce ne fut rien du jeûn et dans le cotonde
Et ce n'est rien d'être et ce n'est toujours rien.

Ecouter, écouter, mieux, mieux, mieux d'espace,
Aux vives complètes que tout heure à soleil que vivre
Et l'immense toujours : Ah ! Ecouter, écouter !

Ne mangeds pas l'amour et le soir ou ce plusieurs
Ne mangeds pas l'amour et le soir ou ce plusieurs
Et ne le prends jamais pour bien pas le lumen

Pourquoi l'on devient grand à vous, vous, vivres,
Dans le dernier quatrième d'où je suis et vous vivres
Et ce cotonde est avec et le jeûn dans les mains.

Ecouter, écouter, mieux, mieux, mieux d'espace,
Plus bien que le silence et plus profond que tout...
Et l'on l'aime plus et plus et plus et plus et plus

Et lorsque, le temps venu qu'on bouf le cotonde,
Et lorsque, le temps venu qu'on bouf le cotonde,
Dans cette grande et belle ville d'Apocrypha

Ah ! être à la hauteur de la terrienne humaine,
Avec vitesse prête ou ne, vibrées, le temps
A le tempoffert que je ne dirrive rien !

Je n'ai que la mélancolie
J'avais bien fini de souffrir ;
Désormais, dans l'heure pâlie,
Le rayon pâle vient s'offrir...
Le printemps commence et j'oublie,
Je vais vivre, je vais mourir.

Humble dans le soleil modeste,
Je vais tout refleurir, tout
J'oublie un peu dans chaque geste
Tout cinabre, je ne sais plus lire.
Ta chanson s'éloigne et je reste,
Je ne pleure pas beaucoup.

Pourtant, le long des grands cyprès
Parfois, il trouvait un adieu ;
Parfois, à nos pauprières lasses,
Le jour tendre frémit un peu,
Tel qu'en vos, tel qu'il t'offraes,
Tel qui montes dans le ciel bleu.

Un reste de lumière triste
Au firmament déjà bien noir ;
Par la pauvre fenêtre jaune
Le ciel a tremblé sans saoir ;
Son souvenir est une automne
Dans la mûrier de ce soir.

* * * * * * * *

Le premier poète

Invouable comme un lit d'enfant,
Près du troupeau, près de la butte,
Lentant, tout le long de sa flûte
Cherchait ses âme avec ses doigts.

Il contemplait l'eau qui module,
Lorbre sensible, le sommeil ;
Tout ce mystère qu'il nommait,
Parmi le silence crédule.

Et le ciel bleu penché partout,
Et la lumière sans limite,
Il disait, tout bas : « J'entre
« Le bonheur de regarder tout.

« Voici régner le soleil vague,
« Voile terrible des grands champs ;
« Je voudrais que mon sombre chant
« Fût bon comme un sourire qui vague. »

Le monde s'éveillait, brezé,
Et, C'était le printemps des choses,
Pulsqu'une bouche était éclose
Sur le grand désert du passé.

* * * * * * * *

Prière à soi

Après la lite automnale,
Rempli d'une horreur d'espoir,
Je revients, vieux pâle,
Dans mon soir !

On dirait que les champs meurent,
Au soleil illimité,
Je n'écrirles : mes yeux pleurent
De beauté.

La terre est une prière,
Limbre cévé vitant à genoux,
Et je sens que la lumière
Vient à nous.

Je vais, je vais reconnaître
Le seul docile, éternel,
Les mors gris, et la feuître
Dans le ciel.

Et près de la vitre rêveur
On peut me voir un moment,
M'incliner vers toute chose
Triiiemment.

Et voilà du long silence,
Tremblant de faim et de froid,
Il comprends, angoisse immense,
Que c'est moi !

Je pauvre monde m'implore,
Limbre est l'ombre d'autrefois...
Mes bras s'étendent, j'adore,
Et je crois.

* * * * * * * *

Le prophète

Il répondit : « Tu viens bien tard. »

Le soir sur l'univers vague comme un appel,
Je vois des bois confus près d'un mur clair et sombre ;
Et tout se sacrifie à la pâleur du ciel.

Le crépuscule vert le prive qui sombre,
Le peu que nous avons en mes mains et mourant
À l'heure vague et triste où l'on se donne à l'ombre.

Tu Cassois sur un banc comme pour mendier...
Le demi jour est plein de foules disparues,
Le silence est un cri qui ne peut pas crier.

Comme l'hutre, Séignant, tu verras dans les rues
Les hommes revenir en pleurs pour oublier,
Et les filles qui rient pour être secourues!

Que les vieux jours sont loin, que tous les jours sont vieux,
Dans ce dernier refuge où l'amour en avoit,
Le soleil a laissé l'ipoux de ses yeux !

Attendri, comme tout dans l'heure abandonnée,
Tes regards ont cherché d'abord au fond des cieux
Un peu de la blancheur où rien ne la pourrait.

Et rien ne le connoisse, et rien ne t'a chanté,
Et nul ne te connaît dans ces lieux de douceurs
Dans le dernier refuge où tu l'as arrêté.

Et tu tendras les mains vers le jour égal.
Le soir est inutile à la vile de pierre
Et l'aroz dans le ciel semble cracaché.

Entr'ouvrant ses bras et en baisser de prière,
Et redressant un peu ta joie et ta pitié,
Tu sentiras tout seul l'automne de lumière.

Oh, c'était été si vague et si beau d'être heureux...
Ils s'aucunent presque par vs changer le soir pâle
Qu'il tombait ou silence ou qu'il tombait pour eux.

Voici que doucement la nuit est triomphale,
Tu te lèves, baigné d'un adieu tendresse,
Et l'ombre se caresse entre les doigts d'opale

Demeure, pâle et clair, dans le silence en chœur.
Si dépouillé, si las, au bord de la détoite,
Que l'on voit presque à nu la clarté de ton cœur.

Seigneur, ni que l'on trompe et qui baisses la tête,
Tu sentiras, brûlé par le soir de douguour,
La faim qui crie en toi comme une grande fête.

Laissons les malades et les infirmes
Qui prêchent d'oublier tout doucement, sans cause,
Qui veulent consoler ceux qui ne souffrent plus.

Et le lou méprisant combien toute joie est close
Qui, de sa bête ivre de plus en plus,
Rêve de consoler quelqu'un ou quelque chose.

Tous ceux que la douleur n'a pas faits douloureux,
Au milieu du dimeri, sans haine, sans envie,
Les pauvres égaux qui peuvent être heureux ;

Ceux qui croient que l'amour mérite qu'on l'envie,
Ceux qui peuvent dormir quand le mal est sur eux
Et qui sommeil le call ce qui manque à la vie.

* * * * * * * *

Prière

Vu sans savoir, respire, écouté.
Ou la gloire d'imperte auqueil,
Si grand que tu sois sur la route
Lumière et laisse, comme un ciel.

Au milieu des cris de thrène
Et de leurs sermonts de malheur,
Écoute, étoilé comme un prêtre,
Le silence de la douleur.

Moi qui ne sais pas de prière,
Tu si bon au dessus de nous,
Je voudrais souvent à la mère
Qui t'a tête sur ses genoux.

Permets qu'à tes pieds adorables
Ou rêve, au lieu des yeux d'avant
Ou, comme les plus miséraibles
Tu n'étais qu'un petit enfant.

Tous les nids sont un peu prosposes,
Nous sortons tous d'un vague abri...
Les chaux et les pauvres sont frères
Par le jeu d'enfance qui rit.

Comme ma dernière tendresse,
Vous tu qu'on sou est effacé
Je sois un peu de la caresse
Des seuls jours qu'ont connu!...

Au lieu de créer solitaire
Puisse se soir être avec toi;
Puisses-tu parfois sur la terre
Sourire sans savoir pourquoi!

* * * * * * * *

L'absent

Ta dévorra la vie incertaine...

Tel dont le grand cœur fut le sérieux,
Plein de douceur et de sacrance!
Tu partis, le soir, comme un autre,
Il est sensible que c'est toujours!...

Mais, dans le cœur, on se hasardent,
Nous vivons tous sublime adieu,
Et nous revx s'incurent et regardent
Le départ qui t'a fait vrai dieu.

Et depuis, ta fête irrévocable
Nous rend insidiles et las...
Que fais-tu, toujours impassible
Dans la gloire d'être là-bas?

Tu nous domines de silence,
Tu nous hantes d'éternité...
Dans quelle effroyable distance
Vas-tu, plein d'immobilité?

Nous avons beau, nous les victimes,
Aimer et rire à nos amours,
Sur la lampe et les fronts intimes
L'éloignement veille toujours!

Dans le salon aux nuits splendides,
Le froid nous glace les genoux,
Les grands mots sont moins et glacides,
Tu ne dis rien, bien doit de nous...

Quand l'heure approche où tout sonnerelle,
Quand le foyer tiède est brezeol,
Nous forçons, lorsque notre veille,
Épouvantés par le danser!

Quand tout repose dans les villes,
Demeurés comme sous les, lis,
Nous sentons à nos doigts fébriles
La frotter cinavrés à ta!

Sacrés, sourpirants, en silence,
Nous veyons naître en la clé
Ce frisson de magnificence
Dont tressaille la vérité...

Et pourvoirs par ton absence,
En quête de paix sans repoin,
Parmi l'heure qui nous encense,
Descendrez aux jardins du soir...

Là, jusqu'au cœl bleuître et sombre,
La vie est grande comme un roi.
Les troncs crépuslonnent dans l'ombre,
La gloire qui passe, c'est toi!

* * * * * * * *

La mort du silence

Dans mon âme aux tendresses folles,
À l'enthousiasme étoilé,
Fut un grand bienfait de parole,
Et je n'ai pas encor parlé...

Oh! la caresse toujours prête
Des mots qu'on n'a pas dits encor,
La grande et bienheureuse tête,
Un vent demain comme un trésor...

Les glaïeux encor mal acquises,
Les chants encor mystérieux,
Toutes les promesses exquises
Par lesquelles je t'aime vieux...

C'est mon orgueil fou de vaillance,
C'est l'ennui ivre de foi,
C'est la splendeur de mon absence
Quand l'homme rêvera de moi.

L'expérience sage et brève
Est radieuse au fond de moi,
Et ma gratitude infinie
Attend l'heure où je serai roi.

Sir d'une vague apothéose,
Je suis le sage aux arbres noirs
Que se meurt et se repose
Au parado perdu des soirs!...

Mon rêve isolé, magnifique
Tressaille, écouta, attend en chœur
Quand l'ennui n'est que musique
Dans l'orfèvre adorable du cœur.

Cette paix étoilée et brésie
Cette paix qui va vite aller,
Qui va jeter mon harmonie
À la victoire de parler!

La sombre et grise méditate
Qui dort éclairer les visages
Attend le soir de l'incendie,
Le soir ébauché par les vents!

Quand l'heure viendra qu'on y croie,
Mes vieux, mes vieux, ma bonté
Jailliront pour mourir de joie
Dans l'implacable vérité.

Je n'aurai plus, seul, sans histoire,
Que mon dieu pour m'éclipsser...
Hélas, n'ascrifice, n'gloire,
O silence qui va signer.

Poèmes
recueil des poèmes d'Henri Barbusse (1873-1935)
est paru en 1895.

ISBN : 978-2-84806-602-7
© Vertigo éditeur, 2018
« 1895 »